

Heidi Bücher collectionnait les empreintes du passé

Author: Laurent Wolf paris

Publication info: Le Temps [Genève] 17 Sep 2013.

Full text: Dans la maison, les histoires se défont. Ce titre d'un livre de Paul Nizon pourrait être celui de l'exposition que le Centre culturel suisse de Paris (CCS) consacre à une autre artiste de Suisse alémanique, Heidi Bücher, qui est née en 1926, trois ans avant l'écrivain. Comme ce dernier, elle évoque les sortilèges qui retiennent les âmes entre les murs qui les ont vues grandir. Comme lui, elle a quitté la Suisse pour aller respirer l'air du large - elle s'installe en Californie avec son époux au début des années 1960. Mais la comparaison s'arrête là car elle est revenue au pays, sans perdre néanmoins sa colère contre l'enfermement de la condition et des origines.

L'exposition du CCS est sans récit et sans personnages. Elle propose cependant une expérience intime de l'espace et des souvenirs qui lui sont liés. Elle commence par une sculpture, la petite maquette patinée d'une maison bourgeoise de Winterthur, celle de la famille de Heidi Bücher; suivie par une autre sculpture en colle blanche et en mousse, une succession de chambres de plus en plus petites communiquant par une seule porte et se terminant en cul-de-sac. Qu'y a-t-il à l'intérieur de la grande maison, sinon ce chemin vers l'isolement d'une cellule?

Entre 1942 et 1946, Heidi Bücher suit des cours de mode à la Kunst-gewerbeschule de Zurich. Elle expose des dessins et des collages à partir de 1956. A la fin des années 1960, elle crée des objets, souvent en tissus, qui peuvent aussi servir de costumes au cours de performances comme c'est la mode à cette époque aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe. Au cours des années 1970, elle découvre le médium qui lui permettra de développer une oeuvre très personnelle, le latex, dans lequel elle plonge d'abord des vêtements, avant de l'utiliser pour prendre l'empreinte de mobiliers ou d'éléments complets d'architecture, comme ces chaises et ces couloirs entiers de carrelage qui sont présentés au CCS, des prélèvements de réalité pris dans une matière fragile teintée de peinture nacrée suspendue aux murs ou au-dessus du hall.

Une seule oeuvre occupe la grande salle du CCS, l'empreinte en latex teinté de la chambre de maître (Herrenzimmer) de la maison dont la maquette est exposée à côté: parois, armoires, portes et parquet, avec un coffre qu'elle y a trouvé. Les murs de la chambre patriarcale flottent dans l'espace, tenus par des fils et rigidifiés par des tiges de bambou. Leur couleur jaunâtre aurait quelque chose de sinistre s'il n'y avait la transparence, la fragilité, et le grotesque des voiles de fantômes dans les contes pour enfants. La salle tout entière a le charme et le mystère des gouttes d'ambre transparentes où sont saisis des insectes depuis des milliers d'années. Le temps s'est arrêté, il en reste la trace et l'espace habité.

On y retrouve, avec la densité de la poésie, les préoccupations de beaucoup d'artistes, d'architectes et de théoriciens des années 1960-1970, les interrogations sur les manières d'occuper l'espace, sur ce qu'on appelait alors l'habiter, qui unit l'usage pratique et l'usage symbolique des maisons et des choses. La Herrenzimmer de Heidi Bücher laisse entrevoir l'atmosphère de la demeure familiale, le mystère imposant de la chambre du père où l'on n'allait que pour écouter une sentence, où l'on imaginait des secrets sans que jamais rien de profond ne puisse affleurer.

On y retrouve les corps présents seulement par ce qui les entoure, les meubles, les murs, les objets. L'image d'une vie où le décorum l'emportait sur la sensualité et l'expression des sentiments; une vie de distance, de pudibonderie, de refoulement auquel les années 1960-1970 ont tenté de mettre fin. Et une quête de soi, du désir, de l'existence. On y retrouve, enfin, l'esprit des combats féministes tels qu'ils se manifestaient alors dans

un monde de l'art encore dominé par les hommes, un monde où les femmes étaient le plus souvent reléguées au rôle de compagne, de modèle ou de muse.

Malgré sa détermination, l'oeuvre de Heidi Bücher n'a rien de plaintif ni d'idéologique. Elle ne revendique pas l'égalité, l'autonomie, l'émancipation. Elle outrepassa la revendication en ramenant ce qu'elle récuse à l'état d'archive, de document, de vestige archéologique, sans dissimuler un brin de nostalgie qui dit la tendresse à l'égard du passé et qui le rend aimable. Elle réussit à emporter le spectateur parce qu'elle ne tente pas de fabriquer une réplique du réel. Ses empreintes écrasent les objets et les chambres solides sur une surface vulnérable et diaphane. Elles déplacent le tout du côté de la pensée ou de la rêverie (qui sont souvent une seule et même activité).

Heidi Bücher est morte en 1993. Elle aurait « brusquement disparu de la mémoire du monde de l'art » jusqu'à ce qu'elle soit redécouverte par le Migros Museum de Zurich qui lui consacre une exposition en 2004, souligne la présentation du CCS avec un peu d'emphase (Vermeer a connu un purgatoire de deux cents ans). Heidi Bücher n'a pas besoin d'une fable pour parler aux gens d'aujourd'hui.

Heidi Bücher (1926-1993). Centre culturel suisse, rue des Francs-Bourgeois 38, 75003 Paris. Rens. www.ccsparis.com. Ouvert du mardi au dimanche de 13 à 19 h. Jusqu'au 8 décembre.